

le comte, il vécut à sa guise, se partageant avec une égale sollicitude entre les jouissances de toutes sortes et le soin minutieux qu'il mettait à ne rien négliger de ce qui pouvait lui être utile. Il aurait même fini peut-être par oublier qu'il était père si quelques personnes ne s'étaient crues obligées de lui demander de temps à autre des nouvelles de Maurice, ce à quoi il répondait invariablement : il va très bien, j'en suis fort satisfait; mon intention est qu'il entre dans l'armée, le drôle, grâce à moi, n'aura qu'à s'y laisser vivre..., etc., etc.

Cependant Maurice avait terminé ses études, et son père jugea l'heure venue de l'instruire des projets qu'il avait sur lui; mais un obstacle inattendu se présenta : le jeune homme qui n'avait jamais vu, pour ainsi dire, M. d'Artannes s'inquiéter de ce qu'il faisait, avait suivi son penchant pour la littérature et ne savait pas le premier mot de ce qu'il faut pour se présenter à Saint-Cyr. Le général ne se déconcerta pas pour si peu : tu n'as qu'à t'engager, lui dit-il, avant peu tu auras l'épaulette, et tu iras aussi vite que si tu sortais de l'École; j'en fais mon affaire.

Maurice le remercia de sa bonté et lui avoua que, sans avoir encore d'idée bien arrêtée, il ne se sentait en tout cas aucune vocation pour l'état militaire, et il lui demanda la permission de réfléchir tant soit peu sur le parti qu'il lui conviendrait d'adopter.

« — Fais ce que tu voudras, mon cher, lui répondit M. d'Artannes qui, égoïste et insouciant, avait horreur de la discussion, tu es absolument libre; je te préviens seulement qu'après moi tu ne dois pas compter sur grand chose; car je n'ai que la position, assez belle du reste, que j'ai su me créer, et le bien de ta mère est fort minime. »

Son fils le pria de ne se préoccuper de rien, et ce désir était trop conforme au sien pour qu'il n'y obtempérât point immédiatement. Il installa donc le jeune homme dans l'appartement qui lui était destiné, lui tint compagnie pendant un jour ou deux, et s'empressa de le mettre en possession de la plus entière liberté, de peur d'aliéner la sienne.

Le professeur instruit, la famille élève; c'est elle qui dans les entretiens journaliers, dans les causeries du soir, écoute avec bienveillance et même encourage les questions de l'enfant; c'est grâce à elle que sa jeune intelligence reçoit certaines impressions, certaines